

Voyages

Laura Leonetti – B

« Vous n'oubliez pas de relever le courrier ? » lança le concierge à la vieille femme qui montait les escaliers.

Ce n'était pas qu'elle n'avait pas la force de répondre mais seulement qu'elle n'en éprouvait pas l'envie. Mieux valait-il qu'il pense, une fois de plus, qu'ils étaient si différents elle et lui pour qu'elle ne comprenne pas qu'il fallait ramasser les enveloppes qui jonchaient le sol.

En entrant dans l'appartement elle ne put s'empêcher, une fois de plus, d'éprouver comme une pitié teintée d'agacement quand elle vit que le frère n'avait pas bougé de sa chaise rigide en formica qui, elle-même, depuis des années était fixée devant la télévision.

« Le gosse vient manger à midi », lui dit-elle d'un ton calme en déballant les légumes du panier à provisions.

« Pourquoi donc l'invites-tu encore ? Il ne peut pas t'inviter lui ? »

Elle ne fit pas attention. Se demander pour quelle raison elle vivait avec le frère et pourquoi elle avait toujours vécu avec lui ne faisait pas partie de ses questionnements. C'était ainsi et pourquoi, finalement, ça ne le serait pas ? Pourtant, alors qu'elle lavait les épinards, elle s'était interrogée, une fois de plus : quelle était la dernière fois où ils s'étaient adressés un mot aimable, un semblant d'affection ? Depuis plusieurs années déjà, elle ne pouvait se remémorer ce moment et il lui arrivait parfois de prendre peur à la simple pensée que, peut-être, il n'avait jamais existé.

Quand le fils téléphona pour dire qu'il serait en retard elle sentit un énervement soudain qu'elle ne put extraire d'elle-même qu'en hurlant sur le frère à l'œil crevé :

« Tu penses donc qu'une fois de plus je vais te nourrir sans que tu ne bouges ? Tu penses que tu vas être à notre table ?

- Que veux-tu ? Ca fait longtemps que je ne l'espère plus », avait-il dit dans leur langue.

Au loin, la casserole sur les bras elle se sentit tellement fatiguée. Elle se démenait tellement finalement qu'elle ne pouvait se résoudre à un tel désastre. Elle cuisinait. Elle avait fait son possible pour le fils. Elle nourrissait le frère. Chaque matin elle se faisait belle car elle avait peur qu'on la juge comme le faisait le concierge.

Elle était venue en France pour le fils. Pour lui, elle avait bien traversé la mer. Et maintenant, qu'il était avec la belle-fille, ni le retard ni le respect ne lui importaient. Elle pensait que les valeurs n'étaient plus les mêmes. Elle ne pouvait s'empêcher de s'énerver et alla vers le frère.

« Tu y penses donc qu'il va arriver en retard ? »

Le frère ne leva pas les yeux mais murmura sans délaissier la télévision de son unique œil :

« Et qu'importe donc ?

« Pour lui, j'ai nettoyé la maison hier et lavé les vitres »

Il tourna la tête, se leva et se mit à la hauteur de la sœur :

« Et à quoi bon ? Les vitres ne se nettoient pas, elles ont toujours été floues et le seront toujours, on y voit comme s'il y avait de la fumée, pourquoi donc s'acharner à les nettoyer pour ton fils qui ne les voit même pas. Qu'est ce que ça lui importe donc que tu laves des fenêtres qui ne se lavent pas ? »

« Je le fais et il devrait m'en être reconnaissant ».

Le frère quitta la pièce en secouant la main en l'air. Il boitait. Lui n'avait jamais pensé venir ici, il avait suivi sa sœur. En remplissant son verre de Pastis, il pensa à cet alcool qui n'était pas le sien mais qu'il avait adopté depuis tellement d'années. Il le buvait pour la supporter. Elle n'était pas méchante, se répétait-il, mais elle avait toujours eu dans la vie le souci de faire bien. Et pourtant, à ce dont il se rappelait, personne ne l'avait jamais aimée. Des fois, ça le rendait triste mais toujours, mentalement, il finissait par hausser les épaules.

Le fils finit par arriver et il sonna. Ce fût bien le frère qui parvint à la porte avant la mère.

Celle-ci entendit la voix du fils :

« Tonton, alors comment ça va ? ».

Elle entendit aussi la tape dans le dos, rituel des deux hommes.

« Il boit et ne fait rien, tu le connais » finit-elle par s'exclamer sans regarder le frère et en emmenant le fils.

Dans la cuisine, il lui dit : « Ma petite mère, tu as réglé les problèmes de santé ? »

- J'espère que tu as faim, j'ai fait pour mille.
- Oui. Tu sais que je pars la semaine prochaine à l'étranger, je ne pourrais pas faire les papiers pour toi.
- Préoccupe-toi donc de ta vie mon fils, ta vieille mère s'en sortira bien.
- Donc tu as fait les papiers ?
- Oh bien, de toute façon ta vieille mère t'importe bien peu si tu t'en vas si loin à chaque fois
»

Elle le disait en rigolant mais lui savait très bien qu'elle ne plaisantait pas. Et qu'elle aurait donné très cher pour qu'il vive avec elle, à ses côtés.

« Tu ne manges pas aussi bien que ça à la maison hein ? ».

C'était triste mais ainsi. Sa mère ne vivait que pour lui. Et lui que pouvait-il faire ? Lui, il était là depuis longtemps, sa vie c'était ici. Elle lui répétait que là-bas, ça ne fonctionnait pas comme ça, mais comment aurait-il pu se fier à là-bas, si lui était ici. Et maintenant, il était souvent contraint de regarder sa mère mourir petit à petit. Car elle ne se soignait pas. Là-bas, chacun règle ses problèmes et puis elle ne faisait que de dire qu'il fallait bien que Dieu se charge d'emmener ceux qui finissent par prendre trop de place.

Il regardait souvent le corps usé de sa mère qui lui avait offert sa vie.

Elle n'aimait pas la vie qu'il menait ici. Elle était sans cesse déçue de ce qu'il faisait ; de ses rencontres ou de son travail. Jamais digne d'elle, disait-elle. Et puis ces femmes, toutes ces femmes, que voulaient-elle finalement ? Lui voler son fils ? L'user puis le jeter ? « Elles ne te méritent pas », disait-elle souvent avec un grand dédain. Pourtant il ne se plaignait jamais.

« Maman ? Maman ? »

Il voyait bien que depuis quelques temps elle était de plus en plus absente. Il aimait l'oncle mais il trouvait tout de même injuste qu'il s'acharne à boire et à fumer depuis ses treize ans et qu'il soit plus lucide que la petite mère.

« Maman, j'aimerais t'aider. Laisse-moi donc t'aider. »

Elle regardait les fenêtres où l'on voyait comme à travers de la fumée. Ses yeux étaient vides et elle fixait l'horizon.

« Il n'y a rien à faire mon fils adoré, je te reçois et c'est mon grand plaisir », avait-elle répondu en souriant fièrement.

Et le fils de penser encore une fois à cette vie horrible de sa mère qui, depuis qu'elle était née, avait dû sourire ainsi, bêtement. Des sourires perdus et faux, qui n'importaient à personne. Elle avait été gentille pour rien car il le savait, au fond de lui, personne ne l'avait jamais chérie. Même lui, peut-être avait-il été indigne. Qu'en savait-il après tout ? Il fallait bien qu'il vive sa vie. Il avait bien fait, lui disaient en général les femmes.

Mais pourtant, elle, la mère, n'avait jamais été heureuse et il ne pouvait s'empêcher de savoir qu'elle avait tout sacrifié pour lui. Ses heures de travail, son énergie. Elle avait fait de son mieux. Lui avait-il suffisamment rendu ? Probablement pas, mais il avait bien dû fuir à un moment. Sinon, qu'aurait-il fait là-bas, dans le sable ? Il ne supportait plus de la voir balayer le sol de la maison car du sable rentrait inévitablement. Il ne souhaitait plus l'entendre jurer contre le vent qui mettait du sable en frappant les habits qui séchaient. Il ne voulait plus la voir laver et relaver pour le sable. Et puis, ne lui avait-il pas rendu service ? Finalement elle était mieux ici. Même si elle n'en avait pas conscience.

Il voulait déjà s'en aller. C'est qu'elle parlait peu. Mais il répara tout ce qu'il pouvait dans la maison et rigola quelques instants avec l'oncle.

« Il ne fait rien de ses journées et il n'en a jamais rien fait », avait-elle dit à deux reprises. Une phrase qu'elle répétait.

Le fils avait souvent été hanté par cette évidence de la mère venue ici pour lui. Elle n'avait jamais eu d'amis mais au moins là-bas avait-elle ses connaissances. Ici, quand le fils lui demandait si les voisins étaient aimables, sa réponse était sans appel :

« Ils jugent. Ils balancent tout, de toute façon ». Il n'avait jamais réellement compris ce qu'elle entendait par l'expression « ils balancent tout », mais n'avait jamais demandé.

Quand il avait descendu les escaliers, il remarqua qu'il n'était même pas resté une heure et demie. Il était sombrement énervé contre lui car il n'arrivait pas à aimer sa mère autant qu'elle l'aimait. Mais c'était plus fort que lui. Elle n'avait jamais fait d'efforts pour aller vers quelqu'un d'autre. Qu'avait-elle donc vécu comme traumatisme pour être ainsi ? Il se questionnait sans cesse. Et pourtant, même s'il ne l'aimait pas autant qu'il l'aurait souhaité, il l'admirait, il voulait sans cesse la remercier sans jamais y arriver.

Quand il ferma la porte de l'immeuble, il vit que sa mère n'avait pas ramassé son courrier depuis bien longtemps.

Quand le fils était revenu de son voyage à l'étranger, la mère était morte depuis deux jours. « Une maladie étrange. Pauvre sœur », avait dit l'oncle en fumant, comme attristé par principe. Le fils s'était renseigné, le médecin pensait qu'il était au courant, la mère avait dit qu'elle ne souhaitait pas se soigner. Le cancer l'avait gagné progressivement. Le médecin peu aimable avait dit, qu'il n'avait pas pour habitude d'insister dans ces cas-là : « Les gens comme votre mère sont peu bavards, ils

vivent selon leurs codes » avait-il dit bêtement. Le fils avait voulu lui dire que sa mère comprenait peu le français. Mais il ne dit rien, il avait perdu dans tous les cas.

Il avait ramassé le courrier et vu que rien n'était ouvert. Il avait demandé à l'oncle pourquoi ? L'oncle avait rit entre deux bouffées de cigarette : « Eh bien on ne savait pas lire, à quoi bon l'ouvrir ». Le fils ne savait pas.

Combien de temps allait-il rester avec le pastis sur sa chaise ? Avec les vitres ainsi ?

Personne à inviter pour enterrer sa mère. Seulement ses propres amis à lui. Il éprouva une grande douleur quand il pensa tristement que sa mère avait vécu, comme on dit, une vie pour rien, une vie inutile. Mis à part lui, elle n'avait, semble t-il, marqué personne.